

Les fausses bonnes  
questions  
de

# LEMONY SNICKET



« **MAIS QUI CELA PEUT-IL ÊTRE  
À CETTE HEURE ?** »

Lemony Snicket

Illustrations : Seth

Traduction de l'anglais (États-Unis) : Rose-Marie Vassallo

 Nathan

Texte copyright © Lemony Snicket, 2012.

Illustrations copyright © Seth, 2012.

Tous droits réservés.

L'édition originale de ce livre a été publiée

pour la première fois en anglais aux États-Unis en 2012 sous le titre

*All the Wrong Questions, Book 1: Who Could That Be at This Hour?*

par Little Brown and Company, un département de Hachette Book Group, Inc.,

237 Park Avenue, New York, NY 10017.

La traduction française a été publiée avec l'autorisation

de Charlotte Sheedy Literary Agency.

Traduction française © Éditions Nathan, SEJER, 25 avenue Pierre-de-Coubertin, 75013,  
Paris, France, 2014

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifié par la

loi n° 2011-525 du 17 mai 2013

ISBN : 313-3-09-2212208

À: Walleye

De: LS

Dossier à classer sous: Salencres-sur-Mer, rapports sur; vol, enquête sur; Hangfire; haussière; encre; double jeu; passe-passe; et cætera

1/4

cc: QG/VDC









## CHAPITRE 1

**C'est l'histoire d'une ville, c'est l'histoire d'une fille,** c'est l'histoire d'un vol. Je séjournais dans la ville, j'enquêtais sur le vol, j'étais persuadé que la fille n'y était pour rien. J'avais pas loin de treize ans et j'avais faux. Faux sur toute la ligne. J'aurais dû me demander : « Pourquoi aller raconter qu'on vous a volé un truc quand ce truc n'a jamais été à vous en réalité ? » Au lieu de quoi, je me suis posé la mauvaise question – quatre mauvaises questions au bas mot. Ce qui suit est le rapport détaillé de la première.

*La Ciguë, Salon de thé & Carterie* est le genre d'endroit où le sol colle aux semelles même quand il est propre. Ce jour-là, il n'était pas propre. Rien de ce qu'on vous sert à La Ciguë n'est consommable, et surtout pas les œufs au plat, sans doute les pires du pays, même en comptant ceux du musée du Mauvais Breakfast, qui montrent au visiteur jusqu'où on peut mal cuisiner les œufs. La Ciguë vend du papier qui boit l'encre et des stylos qui crachent, mais le thé y est acceptable, et la boutique est située juste en face de la gare, ce qui en fait un endroit correct pour aller s'asseoir avec ses parents avant de prendre un train et de filer vers une nouvelle vie. Je portais le costume qu'on m'avait offert pour mon diplôme. Il avait dormi dans mon placard des semaines durant, pendu là comme un corps vide. J'avais soif et le moral en berne. À l'arrivée du thé, un moment, je ne vis plus que le nuage de vapeur. J'avais dit au revoir à quelqu'un très vite, je regrettais de ne pas y avoir consacré plus de temps. Je me répétais que ce n'était pas grave, que le moment était mal choisi pour ruminer. Tu as du boulot, Snicket. Pas le temps de faire la tête.



Tu vas la revoir bientôt, de toute manière, me disais-je.  
À tort.

Puis le thé fumant cessa de fumer et je regardai ceux qui m'accompagnaient. C'est toujours un peu déroutant d'observer ses proches et d'essayer d'imaginer comment les voient les étrangers. J'avais devant moi un homme baraqué, pas très à l'aise dans son costume marron bouloché, et une femme qui pianotait du bout des ongles sur la table, sans discontinuer – galop de cheval miniature. Elle avait une fleur dans les cheveux. Ils souriaient, lui surtout.

« Tu as tout ton temps avant ce train, mon garçon. Tu veux manger un morceau ?

– Non merci.

– Nous sommes si fiers de notre petit garçon, tous les deux », dit la femme. Un observateur attentif l'aurait peut-être jugée nerveuse. Ou peut-être pas. Elle cessa de pianoter pour me passer une main dans les cheveux. J'allais avoir besoin d'une bonne coupe. « Tu dois te sentir tout excité, tout chose.

– Un peu, je pense. » Je ne me sentais ni excité ni chose. Je ne me sentais rien du tout.

« Mets ta serviette sur tes genoux.

– C'est fait.

– Bon, alors bois ton thé. »

À cet instant, une femme entra dans la salle. Elle ne me regarda pas, ne nous regarda pas, ne regarda nulle part. Elle frôla notre table au passage – une femme très grande, avec une énorme masse de cheveux incontrôlée. Ses talons sonnaient clair sur le sol. Elle fit halte une demi-seconde devant le présentoir d'enveloppes, prit la première venue, jeta une pièce à la caissière et ressortit. Avec tout ce thé qui fumait sur les tables, l'une de ses poches avait aussi l'air de fumer. J'étais le seul à l'avoir vue passer. Elle n'avait pas jeté un regard en arrière.

Il y a deux bonnes raisons de mettre sa serviette sur ses genoux. L'une est le risque de se tacher si on laisse tomber quelque chose – et il vaut mieux tacher sa serviette. L'autre est qu'elle fait une excellente cachette. Jamais personne, l'expérience le montre, ne pousse l'indiscrétion jusqu'à soulever votre serviette pour regarder ce qui se cache dessous. Avec un long soupir, je baissai les yeux sur la mienne, comme perdu dans mes pensées ; et

prestement je dépliai le billet que la femme avait glissé là.

FILE PAR LE VASISTAS DES TOILETTES  
ET REJOINS-MOI DANS LA RUELLE DERRIÈRE  
LA BOUTIQUE.  
JE T'ATTENDS DANS LE CABRIOLET VERT,  
TU AS CINQ MINUTES. S.

« Cabriolet », comme chacun sait, n'est qu'un mot un peu chic pour dire « voiture » ; je me demandais malgré moi quel genre de personne prenait la peine de préciser « cabriolet » quand « voiture », surtout verte, aurait amplement suffi. Je ne pouvais pas m'empêcher non plus de me demander quel genre de personne signait un message secret, même si la signature n'était que S. Un message secret est secret. Aucune raison de le signer.

« Ça va, mon garçon ?

– Il faut que j'aille quelque part », dis-je, et je me levai. Je posai ma serviette sur la table, le message en boule au creux de la main.

« Bois ton thé, au moins.

– *Mère...*

– Laisse-le, très chère, intervint l'homme en costume marron. Il va avoir treize ans. Un âge difficile. »

Je gagnai l'arrière de la salle. Une minute avait déjà dû s'écouler. La caissière me regardait, placide, chercher des yeux à droite, à gauche. Dans les restaurants, c'est toujours pareil : le personnel attend que vous demandiez les toilettes, même quand on voit mal ce que vous pourriez chercher d'autre. Ne fais donc pas de chichis, me dis-je. Et à la caissière je demandai :

« Si j'étais les toilettes, où serais-je ? »

Elle m'indiqua un petit corridor. Elle avait encore en main la pièce de la cliente. Je m'engageai dans ce corridor sans me retourner. Je ne devais plus revoir La Ciguë avant des années.

Aux toilettes, l'endroit stratégique était déjà occupé. En pareil lieu, je ne voyais que deux choses à faire en attendant de pouvoir accéder au local technique. Je fis l'une d'elles : me planter devant le lavabo

et m'asperger d'eau froide. J'en profitai pour entortiller le message dans une serviette en papier et malaxer le tout sous le robinet jusqu'à en faire de la bouillie. Celle-ci finit à la corbeille. En principe, personne n'irait fourrer le nez là.

Un homme sortit du petit coin et croisa mon regard dans le miroir. Il s'informa : « Ça va ? »

Je devais sembler nerveux.

« J'ai pris les œufs », répondis-je. Il se lava les mains avec compassion puis s'en alla.

Je fermai le robinet, levai les yeux vers l'unique fenêtre. Elle était petite et carrée, équipée d'une simple targette. L'ouvrir devait être un jeu d'enfant – ce qui tombait bien, j'en étais un. Léger détail cependant, elle était perchée à près de trois mètres au-dessus de ma tête, dans un angle de la pièce. Même en m'étirant au maximum, je n'arrivais pas à la moitié de la hauteur voulue pour atteindre la targette. Tout âge était difficile pour qui avait à sortir par cette fenêtre.

J'ouvris la porte du cabinet. Derrière la cuvette se dressait un gros paquet emballé dans du papier kraft,

mais mal emballé, mal ficelé, comme si peu importait qu'on y mît le nez. Bêtement adossé au mur, l'objet semblait sans intérêt. Un accessoire pour La Ciguë, probablement, ou du matériel de plombier oublié là. Rien qui concernait l'usager du lieu, en tout cas. Je traînai la chose devant la cuvette et, refermant la porte sur moi, j'entrepris de déchirer le papier. Pas la peine de tirer le verrou. Une porte de ce genre, un grand baraqué pouvait l'enfoncer comme rien, même verrouillée.

C'était une échelle pliante. Je la savais là : je l'y avais mise moi-même.

Une minute, en gros, pour récupérer le billet. Une autre pour gagner les toilettes. Une troisième pour attendre que l'endroit se libérât et dépiauter le paquet. Deux pour placer l'échelle, décoincer la fenêtre, m'extraire par l'orifice, mi-sautant, mi-glissant, et atterrir dans une flaque. Cinq minutes tout rond.

D'une main, je chassai l'eau boueuse éclaboussée sur mon pantalon. Le cabriolet était petit et vert et avait peut-être été jadis voiture de course, mais diverses griffures et cabossures gâtaient la pureté

de ses lignes. Il avait souffert de négligence et ne s'en remettrait jamais. Me faulant à bord, je constatai que la conductrice semblait passablement renfrognée. Un petit casque de cuir domptait sa chevelure bouillonnante. Les vitres étaient abaissées, et l'air gorgé de pluie s'accordait à l'ambiance du véhicule.

« S. Theodora Markson, dit-elle.

– Lemony Snicket », répondis-je, et je lui tendis l'enveloppe que j'avais dans la poche.

À l'intérieur se trouvait ce que nous appellions une « lettre d'introduction », trois ou quatre paragraphes me déclarant excellent lecteur, bon cuisinier, médiocre musicien et abominable discutailleur. J'avais reçu pour instruction de ne lire cette lettre sous aucun prétexte ; décacheter l'enveloppe puis la recacheter avec soin m'avait pris un temps fou.

« Je le sais, qui tu es », dit-elle, et elle jeta l'enveloppe sur le siège arrière. Elle regardait droit devant elle à travers le pare-brise comme si nous étions déjà en route. « Il y a eu changement de programme. Nous sommes en pleine urgence. La situation est

plus compliquée que tu ne peux le comprendre ou que je suis en capacité de te l'expliquer dans les circonstances présentes.

– Dans les circonstances présentes, répétais-je. Vous voulez dire : maintenant ?

– Évidemment que c'est ce que je veux dire.

– Mais si on est pressés, pourquoi ne pas dire : maintenant ? »

Elle se pencha par-dessus moi et saisit la poignée de la portière. « Tu sors.

– Pardon ?

– On ne me parle pas sur ce ton. Ton prédécesseur, le jeune homme qui a travaillé sous mes ordres avant toi, ne m'a jamais parlé de cette manière. Jamais. Sors.

– Je suis désolé, lui dis-je.

– Tu sors.

– Je suis désolé.

– Tu veux travailler sous mes ordres, Snicket ? Tu veux que je sois ton mentor ? »

Je gardai les yeux braqués sur la ruelle. « Oui.

– Alors retiens ceci : je ne suis pas ton amie. Je



ne suis pas ton professeur. Je ne suis pas un parent. Ni un tuteur. Ni je ne sais quoi qu'on aurait chargé de veiller sur toi. Je suis ton mentor et tu es mon apprenti, mot signifiant ici : " personne qui travaille sous mes ordres et qui fait tout, absolument tout ce que je lui dis de faire " .

– Je suis contrit, dis-je, mot signifiant ici...

– Tu as déjà dit que tu étais désolé, me coupa S. Theodora Markson. Ne te répète pas. Ce n'est pas seulement une répétition, c'est une redondance, une chose que les gens ont déjà entendue. Ce n'est pas pertinent. Ce n'est pas opportun. Je m'appelle S. Theodora Markson. Tu peux m'appeler Theodora ou Markson. Tu es mon apprenti. Tu travailles sous mes ordres, et tu feras tout ce que je te dirai de faire. Je t'appellerai Snicket. Pour former un apprenti, il n'y a pas de méthode facile. Mes deux outils seront l'exemple et le houspillement. Je te montrerai ce que moi je fais, puis je te dirai de faire autre chose. Comprends-tu?

– Et le S est pour quoi?

– Cesse de poser les mauvaises questions, dit-elle, mettant le contact. Tu t'imagines probablement tout

savoir, Snicket. Tu es sans doute très fier d'avoir décroché ton diplôme, et d'avoir réussi à t'évader par un vasistas de toilettes en cinq minutes et demie. Mais en réalité tu ne sais rien. »

S. Theodora Markson détacha du volant une main gantée pour désigner la tablette vide-poches. Il y avait là une tasse à thé que je remarquais seulement, encore fumante. Et sur cette tasse était écrit : *La Ciguë*.

« Parions que tu n'avais même pas noté que je t'avais fauché ton thé, Snicket », dit S. Theodora Markson – et elle se pencha par-dessus moi pour envoyer dehors, d'un geste léger, le contenu de la tasse. Durant quelques secondes, je regardai avec elle la vapeur remonter du sol, petit nuage insolite dans l'air froid de la ruelle. L'arôme était douceâtre et dérangeant, celui d'une fleur vénéneuse.

« Du laudanum, dit-elle. Un opiat. Une drogue. Potion soporifique. » Elle se tourna vers moi et, pour la première fois, me regarda en face. Elle n'était pas déplaisante à voir, même si je ne risquais pas de le lui dire. Elle avait l'allure d'une femme en permanence débordée, ce sur quoi je comptais. « Trois gorgées

de ce breuvage et tu serais devenu incohérent, mot signifiant ici : " bon à marmotter des insanités et aux trois quarts inconscient ". Ton train, tu ne l'aurais jamais eu, Snicket. Tes parents t'auraient sorti de ce salon de thé vite fait pour t'emmener ailleurs – un ailleurs dont je peux t'assurer que tu n'aimerais pas t'y retrouver. »

La vapeur s'était dissipée, mais j'avais toujours les yeux dessus. Je me sentais très seul dans cette ruelle.

Si j'avais bu ce thé, jamais je ne me serais retrouvé dans le cabriolet vert, jamais je ne serais tombé dans le mauvais arbre, jamais je ne serais descendu dans le mauvais sous-sol, ni n'aurais fait du tort à la mauvaise bibliothèque, ni découvert les mauvaises réponses aux mauvaises questions que je posais. Elle disait vrai, S. Theodora Markson. Il n'y avait personne pour veiller sur moi. Et j'avais faim.

Je claquai la portière, regardai la conductrice dans les yeux.

« Ce n'étaient pas mes parents », lui dis-je.

Et le cabriolet se mit en route.

*Découvrez la suite en librairie  
à partir du 2 janvier...*

**LEMONY SNICKET**, après une éducation hors normes et une jeunesse très compliquée, mène désormais une vie d'adulte tourmenté. Parmi ses précédents ouvrages, on peut citer les treize volumes de la série *Les désastreuses aventures des Orphelins Baudelaire* ainsi que sa propre *Autobiographie non autorisée*.

**SETH** a croqué bien des personnages louches et des situations suspectes au cours de sa carrière. Illustrateur, créateur de romans graphiques et de bandes dessinées maintes fois primé, il est notamment l'auteur de *Palookaville*, *Clyde Fans* et *The Great Northern Brotherhood of Canadian Cartoonists* (non traduits).

**ROSE-MARIE VASSALLO** figure dans le Guinness des Records à la rubrique « Mauvaises questions ». Elle se console en observant que les réponses – les bonnes comme les mauvaises – vont et viennent à leur guise sans souci des questions.